



**HAL**  
open science

# Les "destinées féminines" dans Zadig, Candide et L'Ingénu

Olivier Ferret

► **To cite this version:**

Olivier Ferret. Les "destinées féminines" dans Zadig, Candide et L'Ingénu. Florence Lotterie. Voltaire et ses contes, Hermann, pp.71-96, 2019. halshs-04796839

**HAL Id: halshs-04796839**

**<https://shs.hal.science/halshs-04796839v1>**

Submitted on 21 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LES « DESTINÉES FÉMININES » DANS *ZADIG*, *CANDIDE* ET *L'INGÉNU*

par Olivier Ferret

Université de Lyon (Université Lumière Lyon 2)  
IHRIM – UMR 5317

Outre le sous-titre donné à *Zadig*, l'évocation d'une « destinée », fréquemment qualifiée de *triste* (à propos de *Zadig*<sup>1</sup> et de Paquette, dans *Candide*<sup>2</sup>), de *maudite* (à propos de Cacambo<sup>3</sup>), voire d'obéissance *diabolique* (à propos de l'Ingénu<sup>4</sup>), est le fait de nombreux personnages, masculins comme féminins. On peut cependant s'interroger sur l'acharnement avec lequel les « malheurs » s'abattent sur les femmes dans les trois contes.

L'observation n'est évidemment pas nouvelle. On la trouve de manière récurrente dans la monographie que David J. Adams a consacrée à « la femme » dans l'ensemble des « contes » et « romans » de Voltaire<sup>5</sup>. L'analyse y est néanmoins tributaire de l'orientation de l'ouvrage, déjà ancien, qui soulève une double difficulté : d'une part, l'analyse est conduite dans la perspective d'une étude psychologique des personnages, mais le critique finit par conclure à la « faiblesse [72] psychologique [...] dans la peinture des personnages féminins » – constat qui pourrait d'ailleurs être fait au niveau de l'ensemble des personnages voltairiens<sup>6</sup>, et imputé à l'incapacité de l'auteur, voire de l'homme, à « analyser avec précision soit ses propres sentiments, soit ceux de ses personnages<sup>7</sup> ». D'autre part, cette étude révèle les impasses de l'approche biographique<sup>8</sup> : ainsi, le « double rôle » des personnages féminins des contes, qui « sont tantôt les corruptrices, tantôt les rédemptrices, des hommes », serait probablement « lié à l'attitude vacillante de Voltaire envers les femmes, qu'il loue et critique tour à tour<sup>9</sup> ». Ce qui n'empêche pourtant pas D. J. Adams d'affirmer que Voltaire « n'hésite pas à faire » de « la femme » « le porte-parole de sa pensée et l'instrument de sa propagande<sup>10</sup> ». Du reste, en dépit du titre donné à l'ouvrage, la conclusion indique que, en raison de « la diversité des types féminins et de la variété de leurs fonctions », « dans ses contes, Voltaire dépeint *des* femmes et non pas *la* femme<sup>11</sup> ».

---

<sup>1</sup> *Zadig ou la destinée*, « Les Yeux bleus », dans *Zadig et autres contes orientaux*, éd. Jean Goldzink, Paris, Pocket, coll. « Pocket classiques », 1990, p. 101 (« ma triste destinée »).

<sup>2</sup> *Candide ou l'optimisme*, chap. 24, éd. J. Goldzink, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », 2007, p. 117 (« ma destinée n'a guère été moins triste »).

<sup>3</sup> *Ibid.*, chap. 30, p. 137 (« Cacambo [...] maudissait sa destinée »).

<sup>4</sup> *L'Ingénu*, chap. 10, éd. J. Goldzink, Paris, Flammarion, coll. « GF Flammarion », 2009, p. 86 (« je crois que le diable s'est mêlé seul de ma destinée »).

<sup>5</sup> David James Adams, *La Femme dans les contes et les romans de Voltaire*, Paris, Nizet, 1974.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 302.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 303-304.

<sup>8</sup> D. J. Adams s'inscrit explicitement dans le sillage de l'approche entreprise par Jacques van den Heuvel (*Voltaire dans ses contes*, Paris, A. Colin, 1967) et qui, comme on sait, a bénéficié d'une certaine postérité, jusqu'au début des années 2000, avec les travaux de Frédéric Deloffre sur *Candide* (voir, entre autres, « Genèse de *Candide* : étude de la création des personnages et de l'élaboration du roman », *SVEC* 2006:06, Oxford, Voltaire Foundation, 2006, p. 201-302).

<sup>9</sup> D. J. Adams, *La Femme dans les contes et les romans de Voltaire*, *op. cit.*, p. 299-300. Le propos était peu avant moins nuancé encore : « Ce qui crée l'unité des contes, c'est que la plupart des personnages sont vicieux ; cette constatation doit être mise en rapport avec le rôle des femmes dans la vie de Voltaire » (*ibid.*, p. 298).

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 301. Relevant ensuite la fréquence avec laquelle Voltaire revient, dans son œuvre, sur les mêmes questions – les désormais fameuses « scies » voltairiennes –, le critique en conclut néanmoins : « Par conséquent, les femmes des contes ont rarement quelque chose de nouveau à dire, et elles ne sont pas remarquables pour l'originalité de leurs idées ».

<sup>11</sup> *Ibid.* (les italiques sont de l'auteur).

Ce louable refus d'adopter une perspective qui ne subsume pas en un type (*la femme*) des ensembles variés de personnages féminins (*les femmes*) ne s'exprimait pas aussi nettement, deux ans plus tôt, sous la plume de Pierre Fauchery, dans la somme qu'il livrait sur la « destinée féminine » dans les domaines français, anglais et allemands entre 1713 et 1807 : « Nous conviendrons que *la femme romanesque*, [73] au cours de cette période, demeure relativement stable<sup>12</sup> ». Une stabilité qui, comme l'a très justement relevé Florence Lotterie, est d'abord le fruit d'une construction du corpus, sous-tendue par un objet – « la Femme » – inscrit dans une mythologie qui s'ignore<sup>13</sup>. En outre, et ce n'est pas sans rapport, dans cette vaste traversée du roman européen, présenté comme « l'odyssée de la conscience sexuée<sup>14</sup> », il est fort peu question de Voltaire : le centre de gravité du corpus étant le roman sentimental, l'auteur de *Candide* n'est que rapidement évoqué comme le représentant emblématique du « parti humoristique ou insensible », qui « travaille sur son personnage comme sur une marionnette<sup>15</sup> », exception faite toutefois de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves, en raison du traitement pathétique qui lui est réservé<sup>16</sup>.

Il s'agira donc de s'interroger, non pas sur la représentation des femmes – sujet de plus vaste ampleur<sup>17</sup> – mais sur la construction de « destinées féminines », et surtout sur le *sens* que produit leur orientation dans *Zadig*, *Candide* et *L'Ingénu*. La délimitation de ce corpus résultant de choix, dans une certaine mesure arbitraires, qui ont présidé à la définition d'un programme de concours<sup>18</sup>, on ne s'étonnera pas de [74] trouver à l'œuvre des configurations différentes d'un texte à l'autre : l'angle d'approche retenu, comme probablement une multitude d'autres voies d'entrée, est susceptible de mettre au jour des similitudes et des tensions, deux textes rentrant fréquemment en résonance l'un avec l'autre à l'exclusion du troisième, dont la singularité fait alors contraste ; il faut en prendre son parti. Reprenant à P. Fauchery l'idée que les romans offrent « un éventaire de motifs, un grand magasin de séquences narratives<sup>19</sup> », il s'agira d'abord de repérer ce que la trajectoire des personnages de femmes emprunte à la Romancie et d'examiner le traitement que Voltaire confère aux jalons qui la constituent. La destinée pouvant, en régime de fiction, servir de masque à une certaine providence d'auteur, on s'efforcera ensuite de mettre au jour les enjeux idéologiques qui sous-tendent cette trajectoire – enjeux que D. J. Adams réduit trop

---

<sup>12</sup> Pierre Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman européen du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, A. Colin, 1972, p. 16 (ici comme dans les citations suivantes, l'italique est de l'auteur). La première partie de l'ouvrage se propose d'abord de retracer, sous la forme d'une « histoire », « une sorte de “geste” indivise, dont chaque aède singulier choisit de réanimer tel ou tel segment, selon les orientations de sa symbolique privée – sans cesser de viser à travers lui une image totale de cet être unique, indéfiniment transformé mais profondément fidèle à lui-même, qu'est au XVIII<sup>e</sup> siècle *la Femme* du roman » (*ibid.*, p. 20). Beaucoup plus loin, le critique reconnaît cependant, en incise, que le « trajet » reconstitué est celui « de notre héroïne idéale » (*ibid.*, p. 559).

<sup>13</sup> Florence Lotterie, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Europe des Lumières », 2013, p. 11-13.

<sup>14</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 766.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 824.

<sup>17</sup> Pour une vue d'ensemble sur cette question, voir les développements synthétiques et analytiques respectivement proposés par Anne Soprani et Christiane Mervaud dans les articles « Femme » de *L'Inventaire Voltaire* (Jean Goulemot, André Magnan et Didier Masseur éd., Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995, p. 532-534) et du *Dictionnaire général de Voltaire* (Raymond Trousson et Jerom Vercruyse éd., Paris, H. Champion, 2003, p. 505-511).

<sup>18</sup> Mais c'est aussi, on le sait, l'ensemble de la catégorie générique des « contes » ou des « romans » dont la cohérence, dans l'œuvre de Voltaire, doit être questionnée : pour une synthèse sur cette question, voir Nicholas Cronk, « The Voltairean Genre of the *Conte Philosophique*: Does It Exist? », dans Philip Robinson éd., *Enlightenment and Narrative: Essays in Honour of Richard A. Francis by Colleagues and Friends*, Nottingham French Studies, vol. 48, n° 3, Autumn 2009, p. 61-73.

<sup>19</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 19.

schématiquement à la « propagande philosophique<sup>20</sup> ». Enfin, parce que ce phénomène n'a rien de spécifiquement féminin, et au-delà de la question des intentions de l'auteur, certes appelée par le paramétrage générique induit par l'étiquette problématique de « conte philosophique », on s'attachera à cerner ce qui se joue dans le sort réservé aux personnages de femmes dans les trois textes : afin de sortir des impasses critiques précédemment signalées, on cherchera à tirer profit des perspectives offertes par les études sur le genre qui, comme le rappelle Michèle Bokobza Kahan<sup>21</sup>, n'ont pas été fréquemment mises à contribution pour appréhender l'œuvre de Voltaire et ses contes en particulier<sup>22</sup>.

[75]

#### LE RETRAITEMENT DES TOPIQUES NARRATIVES

Comme le rappelle D. J. Adams, la lecture de la correspondance de Voltaire, la consultation du catalogue de la bibliothèque de Ferney et l'examen des traces de lecture laissées dans les ouvrages qu'elle renferme indiquent que Voltaire, même s'il les juge frivoles, est aussi un lecteur de romans<sup>23</sup>. C'est aussi ce que confirme le recours, dans les contes, à des topiques narratives<sup>24</sup> : la reconstitution des « fables » à laquelle se livre P. Fauchery permet, à titre d'exemples, d'identifier certaines « séquences narratives » récurrentes dont il faudra examiner le traitement dans l'économie des textes voltairiens.

Sans prétendre à l'exhaustivité, on relève, dans la trame qui constitue les destinées des personnages de femmes, des situations canoniques qui sont non seulement récurrentes dans les trois contes mais plus généralement dans la production romanesque antérieure. Il en va ainsi de la manière dont les femmes sont exposées aux « événements » de l'histoire, le plus « spectaculaire » étant sans doute la guerre<sup>25</sup> : après la révolte contre Moabdar qui plonge Babylone dans la guerre civile, dont le prince d'Hyrcanie profite pour envahir le pays, Astarté, délivrée de son époux, tombe, pour son « malheur », « dans les chaînes de ce barbare<sup>26</sup> ». Un degré supplémentaire est franchi lorsque Cunégonde et sa mère sont les victimes des exactions de la soldatesque bulgare<sup>27</sup>. [76] Plus généralement, toutes sortes d'« aventures » attendent les femmes dès lors qu'elles entreprennent de – ou sont contraintes à – voyager, sur terre comme sur mer<sup>28</sup> : la vieille et sa mère sont enlevées par un corsaire de

---

<sup>20</sup> D. J. Adams, *La Femme dans les contes et les romans de Voltaire*, op. cit., p. 299.

<sup>21</sup> Michèle Bokobza Kahan, « La théorie des genres dans le meilleur des mondes », dans Nicholas Cronk et Nathalie Ferrand éd., *Les 250 ans de Candide. Lectures et relectures*, Louvain, Peeters, 2014, p. 65-75.

<sup>22</sup> On signalera cependant, depuis la publication de cet article, la section thématique coordonnée par O. Ferret et F. Lotterie, « Voltaire et le sexe », *Revue Voltaire*, n° 14, 2014, p. 11-196.

<sup>23</sup> D. J. Adams, *La Femme dans les contes et les romans de Voltaire*, op. cit., p. 93. Voir M. P. Alekseev et T. N. Kopreeva, *Bibliothèque de Voltaire : catalogue des livres*, Moscou, 1961 ; Natalia Elaguina et al., éd., *Corpus des notes marginales de Voltaire*, Berlin/Oxford, Akademie-Verlag/Voltaire Foundation, 1979-2019, 10 vol. L'ampleur de la production romanesque est sans doute sous-estimée, des ouvrages de ce type étant plus susceptibles que les autres d'avoir été empruntés et non remis en place par Catherine II ou les membres de son entourage après le transfert à Saint-Petersbourg de la bibliothèque de Voltaire.

<sup>24</sup> Par topiques, on désigne ici des scripts narratifs, répertoriés notamment par P. Fauchery, mis à contribution dans la construction de la diégèse qui sont corrélés à des *topoi* discursifs, ce que l'on espère montrer au cours de cette étude.

<sup>25</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, op. cit., p. 30-32.

<sup>26</sup> *Zadig*, « Le basilic », p. 77.

<sup>27</sup> *Candide*, chap. 8, p. 57. Une situation équivalente est évoquée par le soldat qui, au cours d'une précédente guerre d'Hyrcanie, court délivrer sa mère en abandonnant la défense de sa maîtresse, qu'il retrouve expirante (*Zadig*, « Les généreux », p. 39). Bien plus tard, on songe encore à la tentative de viol de la duchesse de Papoli par la soldatesque allemande : voir *Histoire de Jenni (1775)*, chap. 2, dans *Romans et contes*, éd. Frédéric Deloffre, Jacques van den Heuvel et Jacqueline Hellegouarc'h, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1992, 2 vol., t. II, p. 313.

<sup>28</sup> P. Fauchery souligne cet héritage picaresque qui fait de « la route [...] l'image concrète du destin » (*La Destinée féminine*, op. cit., p. 42).

Salé<sup>29</sup> ; M<sup>lle</sup> de Saint-Yves connaît à son tour les dangers de la grande ville, emblématique du « dehors néfaste<sup>30</sup> ». Mais la sédentarité n'est pas non plus sans risques. Au titre des « accidents » récurrents de la vie domestique, on indiquera par exemple la topique de la « femme battue » : elle figure dans la liste des « malheurs » de la vieille, tombée entre les mains d'un boyard russe qui lui « donnait vingt coups de fouet par jour », et trouve aussi place dans la « triste » destinée de Paquette, battue « tous les jours impitoyablement » et « continuellement pour un homme qu[']elle n'aimai[t] pas » par la femme du médecin qui l'a guérie de la vérole<sup>31</sup>. On se souvient que cette topique qui fournit encore la matière d'un épisode de *Zadig*<sup>32</sup>.

Parmi les motifs récurrents qui caractérisent la dynamique des trajectoires des femmes, on peut signaler celui des « infortunes de la vertu<sup>33</sup> » : si les incertitudes sur le sort d'Astarté (a-t-elle été « vendue » par le voleur Arbogad, désormais prospère ? est-elle « morte » ?) conduisent *Zadig* à maudire la destinée<sup>34</sup>, la notion de vertu, en contexte féminin, est systématiquement sexualisée et assimilée à la virginité<sup>35</sup>. De là, l'épisode canonique de la défloration qui résulte en l'occurrence ici d'un viol : Cunégonde en est victime de la part d'un soldat bulgare ; la vieille qui [77] – cela a été souvent souligné – apparaît comme son double grimaçant connaît le même sort avec « un nègre abominable<sup>36</sup> ». Sens général et sens spécifique de la notion se rejoignent lorsque M<sup>lle</sup> de Saint-Yves cède aux avances du sous-ministre Saint-Pouange et « succombe par vertu<sup>37</sup> », avec les conséquences que l'on sait, qui plongent la fin du récit dans l'univers du drame : on aura reconnu la topique de l'héroïne qui sacrifie sa vertu pour sauver un être cher<sup>38</sup>.

La mort de « la belle et infortunée Saint-Yves », à l'âge de vingt ans, en accomplissant la figuration du « destin comme totalité<sup>39</sup> » étudiée par P. Fauchery, fait échapper le personnage à une autre topique : la beauté menacée par le vieillissement lorsque, après le « franchissement de l'équateur » arrive le moment du « crépuscule de l'idole<sup>40</sup> ». Si M<sup>lle</sup> de Kerkabon, qui « conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans<sup>41</sup> », paraît relativement épargnée, on pourra une nouvelle fois, à partir de la description « sans indulgence » de leur « corps mûrissant<sup>42</sup> », sinon dévasté, rapprocher l'évocation de la vieille, « les yeux éraillés et bordés d'écarlate », et le nez touchant son menton, de celle de Cunégonde à la fin de *Candide*, « rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés ». La saisie du devenir du corps s'effectue dans les deux cas sur le mode du contraste avec, en sa jeunesse, le parangon de beauté de la première, contraste souligné par un effet de proximité

---

<sup>29</sup> *Candide*, chap. 11, p. 65.

<sup>30</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 714 ; voir aussi p. 223. M<sup>lle</sup> de Saint-Yves n'est pas cependant pas la seule (« Ainsi la destinée conduisait à Paris presque tout ce canton de la Basse-Bretagne », *L'Ingénu*, chap. 13, p. 103), et, comme on sait, le Huron est le premier à expérimenter les dangers d'un départ pour Versailles.

<sup>31</sup> *Candide*, chap. 11, p. 70 ; chap. 24, p. 117.

<sup>32</sup> *Zadig*, « La femme battue », p. 50-53.

<sup>33</sup> Voir P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 824, qui souligne que « cette collusion de l'acte vertueux ou licite et de la punition prend la force d'une causalité naturelle ».

<sup>34</sup> *Zadig*, « Le brigand », p. 68-69 : « ô fortune ! ô destinée ! un voleur est heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort ».

<sup>35</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 306 et suiv.

<sup>36</sup> *Candide*, chap. 8, p. 57 ; chap. 11, p. 66.

<sup>37</sup> *L'Ingénu*, chap. 17.

<sup>38</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 309.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 788 et suiv.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 724 et 496-498.

<sup>41</sup> *L'Ingénu*, chap. 1, p. 42.

<sup>42</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 498.



saisissant dans l'ordre de la narration, et, plus à distance, les agréments de la seconde, « âgée de dix-sept ans », « haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante<sup>43</sup> ».

Il n'est donc pas difficile de reconnaître, dans les jalons qui scandent et construisent la trajectoire des personnages de femmes, la reprise de situations et motifs dûment répertoriés parmi les possibles disponibles de l'« éventaire » offert par la Romancie. Reste la question du traitement que leur réserve Voltaire, qui permet de tracer une première ligne de partage au sein du corpus : on opposera ainsi traitement comique et traitement pathétique des topiques narratives.

[78] Très largement représentée, la première modalité repose sur la mise à distance et va de pair avec la veine parodique. Plusieurs procédés concourent en effet à l'introduction, dans la narration, d'un point de vue distancié. L'un tient à l'organisation de la matière narrative elle-même en ce qu'elle enregistre les réactions des personnages interdisant toute adhésion à ce que la situation reprise comporte de virtuellement pathétique. Au cours de l'épisode de la « femme battue », alors que Zadig se porte généreusement au secours de la « femme éplorée » et tue l'Égyptien qui « l'accablait de coups et de reproches », le déroulement de la scène, qui fait état de l'impassibilité détachée de la « dame » (« assise sur un gazon », elle « rajuste sa coiffure et les regarde »), prépare le coup de théâtre final lorsqu'elle éclate en imprécations contre son sauveur (« tu as tué mon amour ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur ») avant que la situation ne se renouvelle : aussitôt enlevée par les « courriers de Babylone », elle implore « encore une fois » un secours que Zadig alors lui refuse<sup>44</sup>. On en sera quitte, avec Zadig, pour être « étonné<sup>45</sup> » – mais non ému. Si, face au spectacle d'une Cunégonde vieillie et enlaidie, l'attitude de son frère (« Le baron pâlit à cette vue ») et de son « tendre amour Candide », qui « recula trois pas saisi d'horreur<sup>46</sup> », ne jouent pas sur l'effet de surprise, la réaction de ce dernier, lorsque alors que les stigmates du destin ne se font pas encore sentir Cunégonde mentionne le « coup de couteau » que lui a donné le « grand Bulgare » « dans le flanc gauche » et dont elle « porte encore la marque » introduit une dissonance : « — Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. — Vous la verrez, dit Cunégonde ; mais continuons. — Continuez, dit Candide<sup>47</sup>. » Le discours des personnages introduit [79] aussi de la distance, en particulier lorsque la narration est prise en charge par l'intéressée. Ainsi du viol de Cunégonde, qui ne sait pas, dit-elle, « que tout ce qui arrivait dans le château [...] était une chose d'usage », de même que, explique la vieille, relève d'« un usage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer » le fait de se faire mettre un « doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules »... L'effet de banalisation, sinon de trivialisation, concerne aussi, passé l'épisode de la défloration (« j'étais pucelle ; je ne le fus pas longtemps »), tout ce que doivent éprouver la vieille et sa mère sur le vaisseau du corsaire jusqu'à leur « arrivée à

<sup>43</sup> *Candide*, chap. 11, p. 64 ; chap. 29, p. 135 ; chap. 1, p. 38.

<sup>44</sup> *Zadig*, « La femme battue », p. 51-53. Ce second épisode, laissé en suspens, trouve son explication au moment des retrouvailles avec Astarté, qui révèle l'identité de Missouf, « la belle capricieuse » (« Le basilic », p. 75-76).

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 53. On retrouve le même schéma narratif dans *Candide* au cours de l'épisode des Oreillons, dont Voltaire tire un tout autre parti : même renversement (les « larmes » et les « cris » des jeunes filles remplacent les imprécations de Missouf), même étonnement (« Mon cher maître, reprit Cacambo, vous êtes toujours étonné de tout », chap. 16, p. 82). Le motif de l'étonnement des personnages mériterait une étude spécifique dans les trois contes.

<sup>46</sup> *Candide*, chap. 29, p. 135. Sa magnanimité ne l'en conduit pas moins à se « souvenir [...] de ses promesses » et à « épouser Cunégonde » (chap. 30, p. 136).

<sup>47</sup> *Ibid.*, chap. 8, p. 57. Il est vrai que nous n'en sommes qu'au début de l'« Histoire de Cunégonde ». Par la suite un effet semblable se produit lorsque Cunégonde raconte l'épisode de l'auto-da-fé : « je vous vis dépouillé tout nu : ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. » Le pathétique exprimé est aussitôt désamorcé : « Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares » (*ibid.*, p. 59).

Maroc » : « Mais passons ; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle<sup>48</sup>. » Au sein de l'orchestration des voix narratives, un autre procédé de distanciation tient ainsi à la double détente de ces discours qui, au-delà de l'expression du jugement de la narratrice sur sa propre expérience, peut s'interpréter comme l'exhibition explicite, métafictionnelle, des motifs sélectionnés pour constituer la matière narrative : ce sont en effet *choses d'usage* et *choses communes* – du déjà lu, en somme. Il en va encore ainsi de ce qui pourrait constituer le titre de gloire de l'un des « généreux » de *Zadig*, précédemment évoqué : quoique « bell[e] », son action n'« étonn[e] pas » le roi Moabdar qui « a vu, dans nos histoires, des exemples [...] qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour<sup>49</sup> ». Le narrateur de *L'Ingénu* évoque aussi les lectures de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves et les expédients dont elles peuvent donner l'idée : « elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée<sup>50</sup>. »

Qu'on s'en étonne ou qu'on soit conduit à en reconnaître la banalité, les situations empruntées, même les plus affreuses, dans *Zadig* et dans *Candide* font l'objet d'une mise à distance qui coupe court à tout pathétique, en particulier lorsque cette virtualité d'interprétation est explicitement suggérée. Tout autre est le traitement réservé aux épisodes et à la trajectoire d'ensemble de la destinée de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves. [80] La distance n'est pas de mise dans l'évocation des répercussions de son sacrifice qui, dans la maladie (« sang [...] allumé », « fièvre dévorante »), affectent conjointement le corps et l'âme : « Son âme tuait son corps<sup>51</sup>. » Et malgré la « réflexion » possiblement dissonante, quoique présentée comme « si naturelle », de Gordon sur la « mécanique incompréhensible » qui soumet « les organes au sentiment et à la pensée », c'est un traitement pathétique qui est conféré à l'épisode ultime, le janséniste lui-même, loin d'être « de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles », faisant preuve d'« attendrissement<sup>52</sup> » : dans le prolongement, au chapitre précédent, de la « scène touchante » du repentir de l'abbé de Saint-Yves et de la « scène [...] plus neuve et plus intéressante » à l'arrivée de l'Ingénu avec Gordon, qui installent ouvertement la fin du récit dans l'esthétique du drame<sup>53</sup>, la mort de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves constitue un point d'orgue : les attitudes – le désespoir du frère, les « ruisseaux de larmes » répandus par le prieur et sa sœur, l'accablement du Huron –, d'abord indiquées, s'animent ensuite par l'expressivité dramatique des gestes caractéristiques d'un tableau, que saisit la gravure de Moreau le Jeune, dans la veine pathétique de Greuze<sup>54</sup>. Sont alors rapportées les « paroles tendres et terribles » de « la belle Saint-Yves » dont les effets sur l'auditoire représenté (« l'effroi et l'attendrissement » ; « étonnement », « douleur » et « pitié ») sont consignés, avant que ne soient prononcés, « d'une voix tombante », ses *ultima verba*<sup>55</sup>. Terreur et pitié, ces éléments caractéristiques rappellent au moment de la « catastrophe<sup>56</sup> » que c'est une destinée tragique qui a été programmée très en amont dans l'histoire. Pour preuve, les occurrences de l'adjectif *fatal*, les seules dans le corpus étudié, toutes également signifiantes en ce qu'elles marquent les étapes d'un engrenage qui conduit le personnage à sa perte : la « joie » de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves qui accepte l'« honneur » de devenir marraine « sans en connaître les fatales conséquences » ; le « souper fatal » avec Saint-Pouange ; l'arrivée de « la fatale amie » de Versailles, complice du sacrifice, qui le révèle à l'assistance (« vous

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, chap. 11, p. 65-66.

<sup>49</sup> *Zadig*, « Les généreux », p. 40.

<sup>50</sup> *L'Ingénu*, chap. 13, p. 102.

<sup>51</sup> *Ibid.*, chap. 19, p. 129 et 130.

<sup>52</sup> *Ibid.*, chap. 20, p. 130-131.

<sup>53</sup> *Ibid.*, chap. 19, p. 123.

<sup>54</sup> *Ibid.*, chap. 20, p. 131-132 et illustration, p. 135.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 131-134.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 137.

m'avez perdue ! vous me donnez la mort ! ») ; enfin le [81] « moment fatal » de l'agonie<sup>57</sup>. Mais le registre tragique n'est peut-être pas tenu jusqu'au bout : non que M<sup>lle</sup> de Saint-Yves puisse échapper à la « *souricière* morale » décrite par P. Fauchery<sup>58</sup> ; mais une voie de dépassement, sinon de réparation, était envisageable. Des précédents existent : après trois sacrifices du même ordre, l'héroïne de *Cosi-Sancta* n'en mourait pas ; elle était même canonisée après sa mort, avec l'approbation de Saint-Augustin<sup>59</sup>. L'Ingénu lui-même indiquait une voie de sortie de la culpabilité, tout en re-sémantisant le mot *vertu* par delà sa spécialisation liée au « tabou virginal<sup>60</sup> » : « vous coupable ! lui dit son amant ; non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu et à moi<sup>61</sup>. »

Tout en restant diamétralement opposés, l'un dé-dramatisant ce que l'autre dramatise, les deux traitements, comique ou pathétique, des topiques narratives se rejoignent cependant par la manière dont, avec les moyens divergents de la mise à distance et de la contagion pathétique, ils mettent en place, au sein de la narration, la possibilité de déploiement d'une rhétorique dont le mode de fonctionnement et les enjeux discursifs seront examinés par la suite.

#### LE TRAVAIL DE L'IDÉOLOGIE

Le phénomène a notamment été relevé par D. J. Adams, et il est partie intégrante de la formule générique du « conte philosophique » : les récits, sans viser la transparence de l'apologue, sont sous-tendus par un discours, et les destinées assignées aux personnages féminins se prêtent à une interprétation mettant en lumière leurs enjeux « philosophiques » [82] sous-jacents. On entendra ici *philosophique* dans le sens extensif – possiblement militant – que revêt souvent, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la mise en œuvre d'un discours résolument critique sur des objets qui peuvent être métaphysiques mais aussi religieux et politiques<sup>62</sup>.

Les sous-titres de *Zadig* et de *Candide* invitent à articuler la question centrale de la destinée avec la mise à l'épreuve d'une doctrine philosophique rendant compte de l'ordre du « monde comme il va ». À ce stade et sans entrer dans les détails, deux remarques s'imposent : d'une part, le questionnement de l'optimisme, qui est l'objet explicite de *Candide*, met en jeu, en particulier, la question centrale du bien et du mal et l'appréciation se fondant, comme souvent chez Voltaire, sur un problème de proportions, les « malheurs » successifs qui jalonnent les trajectoires des personnages féminins apparaissent comme autant de démentis empiriques au contenu dogmatique abstrait du système. D'autre part, dans *Candide*, la question de l'optimisme, telle qu'elle est formulée, se ramène en fait à une interrogation sur le providentialisme qui, corrélée à la question de la destinée, est susceptible d'être étendue aux autres textes du corpus. L'examen des destinées des femmes fait alors apparaître une ligne de partage entre *Zadig*, d'un côté, *Candide* et *L'Ingénu*, de l'autre. On s'en tiendra à l'étude des variations effectuées dans les textes autour d'expressions impliquant la notion de malheur. Par delà les épisodes – qui sont au cœur du conte – marquant la

<sup>57</sup> *Ibid.*, chap. 4, p. 64 ; chap. 17, p. 116 ; chap. 19, p. 125 ; chap. 20, p. 134.

<sup>58</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, op. cit., p. 309 : « qu'elle choisisse le sacrifice ou le refus, la femme piégée ne saurait manquer d'être coupable, et la vertu ne se prouve qu'en se déshonorant ». M<sup>lle</sup> de Saint-Yves expose au père Tout-à-tous le dilemme qui se noue autour de l'Ingénu : « Je ne puis le laisser périr, et je ne puis le sauver. » (*L'Ingénu*, chap. 16, p. 112)

<sup>59</sup> Voir *Cosi-Sancta* (c. 1714-1716) dans *Romans et contes*, éd. cit., t. I, p. 33-39. Le narrateur indique que, « ayant bien fait réflexion qu'on ne peut vaincre sa destinée, elle s'abandonna à la Providence, qui la mena au but par les chemins du monde les plus honnêtes » (p. 37).

<sup>60</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, op. cit., p. 309.

<sup>61</sup> *L'Ingénu*, chap. 20, p. 132.

<sup>62</sup> Ces questions ayant été largement étudiées par la critique, on se dispensera d'indiquer sur ces différents objets les possibles rapprochements avec d'autres massifs de l'œuvre voltairien, les œuvres historiques, les œuvres alphabétiques, les textes pamphlétaires en particulier.



déchéance de « la malheureuse Astarté », la trajectoire narrative de *Zadig* demeure circulaire. Reine de Babylone au début et à la fin, la destinée d'Astarté cautionne et renforce le discours de l'ange Jesrad qui s'efforce, sinon d'annuler, du moins de dépasser l'accumulation des « malheurs » dont elle effectue le récit à *Zadig*<sup>63</sup> : « il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien ». Ce qui conduit *Zadig* d'abord, puis « la reine et lui » à « ador[er] la Providence<sup>64</sup> ». On sait que la « maxime » servait à la fois de sous-titre et de point de départ à *Cosi-Sancta* : « C'est une maxime faussement établie, qu'il n'est pas permis de faire un petit [83] mal dont un plus grand bien pourrait résulter<sup>65</sup>. » On en trouve une variante à la fin de *L'Ingénu*, lorsque Gordon qui, tout en ayant renoncé aux dogmes jansénistes, n'en reste pas moins chrétien, prend pour « devise » : « *malheur est bon à quelque chose.* » La résurgence du discours providentialiste est cependant immédiatement contredite par le narrateur qui, niant l'idée chrétienne d'une souffrance rédemptrice, ajoute – ce sont les derniers mots du récit : « Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *malheur n'est bon à rien*<sup>66</sup> ! » M<sup>lle</sup> de Saint-Yves pourrait à bon droit en dire autant. C'est qu'entre-temps, dans *Candide* – l'ordre de rédaction des textes du corpus fait ici artificiellement sens<sup>67</sup> –, un double congé a été signifié. Congé à la doctrine optimiste-providentialiste, telle que formulée par Pangloss<sup>68</sup> : « — Qu'est-ce que l'optimisme, disait Cacambo ? — Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal<sup>69</sup>. » Mais congé aussi à toute forme de spéculation métaphysique, entériné par l'épisode conclusif du jardin<sup>70</sup> : si l'on n'a pas encore fini d'entendre parler du « mal physique » et du « mal moral », la question est appréhendée pour ainsi dire à ras de terre, et les textes insistent sur les malheurs – qui ne servent « à rien » – résultant d'une organisation sociale caractérisée par les effets conjugués du religieux et du politique.

La présence dans les contes de la question religieuse est évidente et certains des épisodes qui jalonnent les destinées des femmes illustrent différents aspects de combats voltairiens bien connus. Ils correspondent souvent à l'intrusion de la satire dans la narration : on songe à l'évocation des mœurs du clergé quelles que soient les échelles de la hiérarchie [84] ecclésiastique, depuis le simple cordelier, qui a fait « présent » de la vérole à Paquette, qui l'a transmise à Pangloss<sup>71</sup>, jusqu'au pape Urbain X, père de la vieille, qui élève sa fille dans le fastueux palais pontifical<sup>72</sup>. On songe aussi aux multiples exemples de la concupiscence des prêtres de toutes confessions : Cunégonde, alors vendue au banquier juif de la cour, suscite les ardeurs du grand inquisiteur du Portugal, qui fait célébrer l'auto-da-fé

<sup>63</sup> *Zadig*, « Le basilic », p. 74.

<sup>64</sup> *Ibid.*, « L'ermite », p. 89 et 90 ; « Les énigmes », p. 93.

<sup>65</sup> *Cosi-Sancta*, éd. cit., p. 33.

<sup>66</sup> *L'Ingénu*, chap. 20, p. 138.

<sup>67</sup> Le contexte de rédaction est comme toujours déterminant : après 1765 et la prise de conscience de l'influence grandissante, au sein du « parti » philosophique, des athées matérialistes, le discours providentialiste resurgit avec force dans des contes comme *l'Histoire de Jenni*, chap. 8-11, en particulier. Sur les fluctuations de la pensée de Voltaire sur ces questions, en dehors des contes, voir J. Goldzink, « La métaphysique du mal », *Europe*, n° 781, mai 1994, p. 63-78.

<sup>68</sup> *Candide*, chap. 4, p. 49 : « les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien. » Non seulement c'est un « docteur borgne » qui parle, mais le raisonnement est discrédité par son parallogisme même.

<sup>69</sup> *Ibid.*, chap. 19, p. 95.

<sup>70</sup> *Ibid.*, chap. 30, p. 140 : « Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

<sup>71</sup> *Ibid.*, chap. 4, p. 47. L'évocation, par Pangloss, de la généalogie de la vérole reconstituée par ce « cordelier très savant » permet de mentionner au passage l'homosexualité au sein du clergé : la transmission passe par « un page, qui l'avait tenue d'un jésuite, qui, étant novice, l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb ». On ne s'étonnera pas que le frère de Cunégonde puisse avoir été promu révérend père provincial des jésuites du Paraguay (chap. 14).

<sup>72</sup> *Ibid.*, chap. 11, p. 64.

aussi bien « pour détourner le fléau des tremblements de terre » que « pour intimider don Issacar<sup>73</sup> » ; sur le flanc oriental, l'ami Cador a tôt fait d'apaiser l'archimage Yébor, qui accuse Zadig d'hérésie, « par le moyen d'une fille d'honneur [...] qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages<sup>74</sup> » ; la jeune veuve Almona obtient encore la grâce de Zadig en fixant des rendez-vous à quatre « prêtres des étoiles » successifs<sup>75</sup>. Au-delà de la satire, plus ou moins légère<sup>76</sup>, la première apparition d'Almona au sein du récit permet, dans l'épisode du « *bûcher du veuvage* », de mettre en scène un moyen raisonnable de conjurer le fanatisme : Almona, qui se présente comme « dévote » et soucieuse de sa « réputation », doit, pour aspirer à la sainteté, satisfaire à la « coutume affreuse » qui consiste à se brûler « en public sur le corps de son mari » défunt<sup>77</sup>. La question du fanatisme religieux est effleurée au début de *L'Ingénu*, lorsque M<sup>lle</sup> de Saint-Yves, dûment éduquée dans la croyance en la vocation universelle du catholicisme, s'étonne que « les Hurons ne soient pas catholiques » : « Est-ce que les RR. PP. [85] jésuites ne les ont pas tous convertis ? » Il faut alors à toute force baptiser l'Ingénu<sup>78</sup>. Mais le nœud tragique se constitue, on l'a vu, lorsque sans mesurer les « fatales conséquences » de son acte, elle accepte de devenir sa marraine, ce qui lui interdit, en vertu du droit canonique catholique, d'épouser son filleul – sauf à obtenir une « dispense » de « notre saint-père le pape » pour éviter la damnation<sup>79</sup> : contrairement à ce que l'on peut lire ailleurs, Voltaire n'insiste cependant pas sur l'ingérence insupportable de la jurisprudence ecclésiastique dans les affaires séculières ni sur les solutions simoniaques inventées pour régler le problème ; le fond du drame est ailleurs. Il y a, d'une part, ce que l'on pourrait considérer, de la part de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves, comme une forme de fanatisme de la vertu-virginité – autre article d'une morale religieuse étroite – qui, comme on l'a vu, la conduit à la mort malgré le discours moins rigoriste de l'Ingénu<sup>80</sup>. L'irréparable est d'autre part commis en raison de l'isolement de la jeune fille, qui ne peut pas même compter sur une direction de conscience : l'éloquente casuistique du père Tout-à-tous, qui en appelle même à l'autorité de Saint-Augustin<sup>81</sup>, peut certes être lue comme une charge anti-jésuite, trois ans après l'expulsion de leur ordre en France ; elle illustre aussi, dans son orientation argumentative, la collusion du religieux et du politique, qui est encore un *topos* récurrent du discours voltairien : « Monseigneur de Saint-Pouange ! s'écria le jésuite ; ah ! ma fille, c'est tout autre chose ; il est cousin du plus grand ministre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cause, bon chrétien ; il ne peut avoir eu une telle pensée ; il faut que vous ayez mal entendu<sup>82</sup>. »

<sup>73</sup> *Ibid.*, chap. 8, p. 58 ; l'auto-da-fé était d'abord raconté au chapitre 6.

<sup>74</sup> *Zadig*, « L'envieux », p. 35. On n'insistera pas sur l'« application » assez transparente à Jean-François Boyer, évêque de Mirepoix, avec lequel Voltaire a eu maille à partir au moment de la publication des *Lettres philosophiques*.

<sup>75</sup> *Ibid.*, « Les rendez-vous », p. 63-65. Contrairement à la « fille d'honneur » précédemment évoquée, Almona, par sa ruse, n'aura pas à payer de sa personne.

<sup>76</sup> Rien n'égale en noirceur le double viol d'Adaté et de sa suivante Déra perpétré par le dominicain Fa tutto dans *Les Lettres d'Amabed* (1769), *Romans et contes*, éd. cit., t. II, p. 198-199. Il est vain d'espérer « avoir justice de Fa tutto », le gouvernement considérant cette action comme une « *facétie* » (p. 222). Voltaire recourt ici au gros sel.

<sup>77</sup> *Zadig*, « Le bûcher », p. 57-59.

<sup>78</sup> *L'Ingénu*, chap. 1, p. 49. « Nous le baptiserons ! » (p. 50)

<sup>79</sup> *Ibid.*, chap. 4, p. 64 ; chap. 5, p. 67-68.

<sup>80</sup> Dans un autre contexte, Amabed, qui a « tout su » du crime dont elle a été victime, considère aussi, comme le Huron, qu'Adaté ne « peut » être « coupable » et déclare que « la vertu est dans le cœur, et non ailleurs » (*Les Lettres d'Amabed*, éd. cit., p. 203).

<sup>81</sup> On se souvient que l'aventure rapportée par Saint-Augustin sert de point de départ à la « nouvelle africaine » intitulée *Cosi-Sancta*.

<sup>82</sup> *L'Ingénu*, chap. 16, p. 112-114.

On voit que les questions politiques sont aussi à l'horizon des destinées des femmes. Lors de sa première entrevue avec Saint-Pouange, M<sup>lle</sup> de Saint-Yves apprend que son frère, qu'elle a croisé à la porte du sous-ministre, a demandé une lettre de cachet contre elle<sup>83</sup>, autrement [86] dit a sollicité l'autorité publique pour qu'elle dispose d'elle sans jugement, ce qui constitue un moyen dont les familles usent à l'occasion pour contraindre les filles récalcitrantes. On connaît surtout la suite : la sensibilité de Saint-Pouange – comme de chacun de ses courtisans – à sa « beauté » (et ses « sentiments »), ses pressantes avances, les réflexions qu'elles suscitent « sur le caractère des grands et des demi-grands<sup>84</sup> », les conseils de la bonne amie de Versailles qui prêche d'exemple : « les affaires ne se font guère autrement dans cette cour si aimable, si galante, et si renommée. Les places les plus médiocres et les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous<sup>85</sup>. » Ces constats sur « le monde comme il va » paraissent confirmées par les aventures de Zadig : devenu ministre, les dames sollicitent des audiences – la femme de l'envieux en tête – afin de « lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui<sup>86</sup>. » Le devenir possible des femmes en régime oriental confirme aussi le pouvoir de la beauté féminine : la « belle capricieuse » subjugué le roi et « c'est ainsi qu'elle gouverna Babylone » ; lorsque le prince d'Hyrkanie renverse Moabdar, Astarté, qu'il juge « plus belle que l'Égyptienne » Missouf, la destine à « son sérail » et la fait « mettre au régime des favorites<sup>87</sup> » – ce qui est également le sort de la vieille, d'abord à Alger, puis à Palus-Méotides<sup>88</sup>. Le rapprochement entre Orient et Occident invite ainsi à reconnaître, ici et là, le règne de l'arbitraire, les abus de pouvoir, la prégnance de la loi du caprice conduisant à l'assujettissement des dominé(e)s. Alors qu'Astarté vient d'échapper à l'empoisonnement commandé par Moabdar tout à sa jalousie, cachée dans une statue du temple d'Orosmade, et que le roi vient implorer les dieux en faveur de Missouf, elle rend ce faux oracle : « Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran » – et Moabdar en devient fou<sup>89</sup>. *Mutatis mutandis*, et les faux dieux mis à part, la remarque vaut peut-être aussi pour la France de la fin du règne de Louis XIV – et sans doute encore de celui de Louis XV : le sort réservé aux femmes apparaît emblématique d'une possible dérive despotique de la monarchie devenue un [87] « labyrinthe d'iniquités<sup>90</sup> », selon une idée récurrente de Voltaire qui, contre Montesquieu, considère le despotisme non pas comme un régime à part entière mais comme une corruption de la monarchie, dès lors que l'absolutisme dégénère en tyrannie. À ce niveau encore, le troisième conte, *Candide*, situe le propos sur un autre terrain, en marge de la politique si l'on entend par là, avec le « bon vieillard » turc qui cultive quelques arpents de terre à proximité de la métairie, le fait de s'occuper des « affaires publiques<sup>91</sup> », ce qui, comme le souligne Jean Goldzink, n'implique pas que la « conclusion » du conte n'ait aucun sens politique. Substituant « les pouvoirs du travail et de l'argent » aux « privilèges de la naissance », « les vertus de la coopération » aux « excès de l'orgueil nobiliaire », « une communauté fondée sur la division du travail » à « une société hiérarchisée en ordres », le jardin exprime « l'effondrement des valeurs féodales et l'essor bourgeois<sup>92</sup> ». L'analyse est partiellement partagée par Michèle Bokobza Kahan qui décrit le jardin comme un « champ

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, chap. 15, p. 109.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 109-111.

<sup>85</sup> *Ibid.*, chap. 17, p. 115.

<sup>86</sup> *Zadig*, « Les disputes et les audiences », p. 46.

<sup>87</sup> *Ibid.*, « Le basilic », p. 77.

<sup>88</sup> *Candide*, chap. 12, p. 69.

<sup>89</sup> *Zadig*, « Le basilic », p. 75 et 76.

<sup>90</sup> *L'Ingénu*, chap. 17, p. 115.

<sup>91</sup> *Candide*, chap. 30, p. 139.

<sup>92</sup> J. Goldzink, « Roman et idéologie dans *Candide* » [1969-1971], repris dans *La plume et l'idée ou l'intelligence des Lumières*, Paris, Éditions Le Manuscrit, coll. « L'esprit des lettres », 2008, p. 29-88, ici p. 70.

d'expérimentation sociale différente où les notions de pouvoir et de richesse n'ont plus le même sens » : « la recherche de la conquête et de la domination qui caractérise la société opposant les sexes fait place à un travail collectif basé sur des intérêts communs<sup>93</sup>. » Si l'on peut discuter l'idée selon laquelle la question du « genre » soit symboliquement évacuée « par l'asexualité des femmes dans la communauté », on verra aussi que la situation sociale ainsi présentée est tout à fait spécifique à *Candide* et à sa « conclusion ».

Car la question se pose, à ce stade, d'une spécificité féminine des destinées jusqu'ici envisagées et de la signification dont elles sont le support. On le signalait au début de cette étude, il est aussi fait mention, dans les trois contes, de la « destinée » des personnages d'hommes : avant de rencontrer le pêcheur, Zadig, « toujours déplorant sa destinée », se regarde « comme le modèle du malheur<sup>94</sup> » ; la vieille met au défi de trouver, parmi les passagers du vaisseau, « un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus [88] malheureux des hommes<sup>95</sup> » ; l'Ingénu en vient à croire que « le diable s'est mêlé seul de [s]a destinée<sup>96</sup> ». Les tribulations des personnages d'hommes sont encore sous-tendues par les mêmes questionnements : Zadig est en butte à l'hostilité des prêtres, dont il menace l'emprise sur les consciences ; Candide et Pangloss ont maille à partir avec l'Inquisition ; l'Ingénu est envoyé à la Bastille pour avoir soutenu les huguenots et condamné l'action des jésuites. Peut-être alors que ce que mettent au jour les topiques narratives évoquées plus haut, c'est précisément l'universalité de la loi du plus fort, avec ce qu'elle suppose de « conquête » et de « domination », qui destine les femmes à passer par pertes et profits.

#### LA MISE EN SCÈNE DE LA DOMINATION MASCULINE

Si elle était déjà à l'horizon des considérations politiques envisagées précédemment, la question du pouvoir s'éclaire sous un jour spécifique lorsqu'on l'appréhende sous l'angle des rapports sociaux de sexe. Ils permettent de faire apparaître un mode particulier du devenir des femmes suffisamment récurrent pour qu'on décèle la présence sous-jacente d'un modèle organisateur : celui de la domination masculine. On verra que, comme l'ont établi les critiques féministes<sup>97</sup>, les modalités de sa manifestation, plus ou moins violente selon les circonstances, se caractérisent à la fois par une appropriation masculine du travail des femmes et au-delà de leurs corps, et par l'ensemble des tractations dont elles sont l'objet. Il en résulte que, dans les textes, le mode d'être au monde des femmes est celui de l'éternelle subalterne.

Les destinées qui se dessinent dans les trois contes indiquent d'abord que les femmes se voient assigner un certain nombre de rôles sociaux conformes à des logiques *genrées* bien attestées. Si la question du mariage est régulièrement soulevée, il y a pourtant peu d'épouses dans les contes : M<sup>lle</sup> de Saint-Yves ne peut épouser son filleul ; le prince [89] souverain de Massa-Carara est empoisonné au moment des préparatifs de ses noces avec la vieille<sup>98</sup> ; le mariage entre Candide et Cunégonde n'intervient que tardivement – et d'évidence à contrecœur. Astarté fait figure d'exception et bénéficie du statut particulier de reine : par delà la déchéance qui résulte des effets conjugués de son intrigue sentimentale avec Zadig et de la révolution de palais que connaît Babylone, sa position est rétablie à la fin du conte, on l'a vu, et le mariage avec Zadig constitue le pendant de son mariage avec Moabdar. Bien qu'il soit

<sup>93</sup> M. Bokobza Kahan, « La théorie des genres dans le meilleur des mondes », art. cit., p. 72 et 74.

<sup>94</sup> *Zadig*, « Le pêcheur », p. 69.

<sup>95</sup> *Candide*, chap. 12, p. 71.

<sup>96</sup> *L'Ingénu*, chap. 10, p. 86.

<sup>97</sup> Si, sur la question de la domination masculine, la référence à Bourdieu est la plus immédiate, on songe aussi aux travaux de Nicole-Claude Mathieu (*L'anatomie politique*, Paris, La Dispute, 2014) et de Colette Guillaumin (*Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992).

<sup>98</sup> *Candide*, chap. 11, p. 64-65.

évident dès le début que le pouvoir est exercé sans partage par le roi, le retour d'Astarté à Babylone indique cependant nettement que son rôle demeure secondaire : l'objet des « combats » et des « énigmes » est de choisir celui qui doit occuper « la première place du monde », démontrant des qualités de vaillance et de sagesse caractéristiques des codes de la masculinité, les notables avantages d'Astarté étant d'être « belle » et d'avoir été « malheureuse<sup>99</sup> ». Que la reine n'exerce donc pas le pouvoir politique, c'est ce que démontre le contrepoint ménagé avec Missouf : on se souvient que si elle « gouvern[e] Babylone » au gré de ses caprices, c'est l'indice même que, le roi étant devenu « tyran », le régime s'est dégradé en despotisme<sup>100</sup>. L'évocation des « malheurs » d'Astarté souligne aussi sa position subalterne, du moins les illusions qu'elle entretient sur la prétendue « grandeur » liée à son « rang » censée en imposer aux téméraires : Astarté parle « en reine », mais elle est « traitée en demoiselle suivante », d'ailleurs promise au sérail de l'Hyrcanien qui se comporte avec elle « comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie<sup>101</sup> ». Contrairement à l'un des possibles récurrents de la « destinée féminine » décrite par P. Fauchery<sup>102</sup>, les textes ne développent pas le scénario de la maternité : rien n'est dit de l'éventuelle descendance du nouveau couple à la fin de *Zadig*. Ailleurs, les figures des mères sont vouées à une disparition systématique, dans des circonstances violentes : la mère du Huron a probablement « été mangée par les Iroquois<sup>103</sup> » ; la baronne de Thunder-ten-tronckh « a été coupée en morceaux » par les soldats bulgares et la princesse [90] de Palestrine, mère de la vieille, a été massacrée par les corsaires<sup>104</sup>. Les occupations de la « maîtresse de maison<sup>105</sup> » sont cependant brièvement mentionnées, avec une tonalité relativement dysphorique : dans la petite métairie, Cunégonde devient « une excellente pâtissière » cependant que Paquette fait de la broderie et la vieille s'occupe du linge<sup>106</sup>. Ces activités ménagères sont du reste le plus souvent exercées en dehors du mariage et sur le mode de la soumission domestique : dans le « quartier » du capitaine bulgare, Cunégonde « blanchissai[t] le peu de chemises qu'il avait » et « faisai[t] sa cuisine » ; la vieille devient un temps la « jardinière » d'un boyard, activité pour laquelle elle est payée en coups de fouet<sup>107</sup>.

Les rôles dévolus à « la femme libre<sup>108</sup> » s'inscrivent dans le cadre caractéristique du libertinage en contexte parisien. Le sort des actrices est évoqué d'une manière aussi rapide qu'expéditive : « en province, on les mène au cabaret ; à Paris, on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voierie quand elles sont mortes<sup>109</sup>. » L'épisode mettant en scène la femme du monde est un peu plus développé. La « dame de qualité » qui « se faisait appeler la marquise de Parolignac » s'avère être une intrigante, avec la complicité de l'abbé périgourdin, et une femme galante<sup>110</sup> : la scène de séduction de Candide, fondée sur le jeu de la jarretière, entre en résonance avec le manège de la femme de l'envieux dans *Zadig*, qui recherche les faveurs du ministre<sup>111</sup>. C'est dire que la frontière est vite franchie entre la

---

<sup>99</sup> *Zadig*, « Les combats », p. 80.

<sup>100</sup> *Ibid.*, « Le basilic », p. 76.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>102</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 401 et suiv.

<sup>103</sup> *L'Ingénu*, chap. 1, p. 43.

<sup>104</sup> *Candide*, chap. 4, p. 56, et chap. 8, p. 57 ; chap. 11, p. 67.

<sup>105</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 406.

<sup>106</sup> *Candide*, chap. 30, p. 140.

<sup>107</sup> *Ibid.*, chap. 8, p. 57 ; chap. 12, p. 70. À ce stade du récit, l'« histoire » de la vieille est encadrée par la mention de son statut de « servante » (chap. 11, p. 64 ; chap. 12, p. 71).

<sup>108</sup> P. Fauchery, *La Destinée féminine*, *op. cit.*, p. 427 et suiv.

<sup>109</sup> *Candide*, chap. 22, p. 106. Il est peu après fait allusion à la mort d'Adrienne Lecouvreur.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 107 et 110-111.

<sup>111</sup> *Zadig*, « Les disputes et les audiences », p. 45. *Zadig*, plus averti que *Candide*, ramasse la jarretière mais n'a garde de la rattacher, ce qui est néanmoins « la cause des plus horribles infortunes ».



femme libre, la courtisane et la prostituée. On le voit dans les épisodes, déjà évoqués, de la « fille d'honneur » dépêchée pour apaiser l'ire de l'archimage Yébor ou des manœuvres d'Almona pour soustraire Zadig au bûcher auquel l'ont [91] condamné les « prêtres des étoiles<sup>112</sup> ». Dans un contexte politique, on le voit encore avec le sacrifice de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves dont le récit est précédé par l'aveu de la « bonne amie » de Versailles, « femme d'un officier du gobelet » : « si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre<sup>113</sup> »... Plus explicite encore est la destinée de Paquette lorsque, devenue la maîtresse du juge pour sortir de la prison dans laquelle, quoique innocente, elle a été enfermée, elle est, une fois « supplantée par une rivale » et « chassée sans récompense », « obligée », dit-elle à l'auditoire, « de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abîme de misères ». On sait aussi que, dans le cadre de cette activité, elle est occasionnellement « volée » et « rançonnée<sup>114</sup> ».

L'appropriation masculine de l'activité des femmes s'étend ainsi à leur corps, l'une des modalités de leur domination apparaissant dans leur statut d'objets sexuels. On ne reviendra pas sur les viols à répétition que les femmes ont à subir. Les textes insistent encore sur la violence avec laquelle cette appropriation s'effectue<sup>115</sup>. Partout, les hommes se disputent les femmes, mais avec une intensité, variable en fonction des mœurs, qui atteint, en Afrique, une « rage » et une « fureur » sans égales : la mère de la vieille et les filles qui les accompagnent sont « tirées [...] à quatre soldats ». De là, l'image expressive du corps morcelé : toutes sont « déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient<sup>116</sup> ». Sur un mode moins sanglant mais tout aussi symbolique, la destinée de Cunégonde l'amène à être partagée entre don Issacar et le grand inquisiteur du Portugal, au terme d'un « marché, par lequel la maison et [la femme] leur appartiendraient à tous deux en commun<sup>117</sup> ». Car l'objectivation des femmes se mesure aussi aux tractations dont elles sont le prix au sein d'une économie fondée sur la valeur d'usage. C'est ainsi que, lors du siège d'Azof, la famine contraint les janissaires [92] à « manger » les « deux eunuques », puis à se résoudre à « manger les femmes » : elles en seront quittes pour avoir une fesse coupée, « horrible opération » dont la vieille porte désormais les stigmates<sup>118</sup>. Plus développé est le motif de l'achat et de la vente des femmes dans le cadre d'un commerce strictement masculin : la vieille, une nouvelle fois, témoigne de ces échanges qui l'ont successivement conduite à Tunis, à Tripoli, à Alexandrie, à Smyrne et à Constantinople, l'effet de liste au sein d'une unique phrase réduisant la portion de vie évoquée au circuit d'une marchandise<sup>119</sup>. On sait que Cunégonde est d'abord vendue à don Issacar et qu'elle est ensuite rachetée par Cacambo au gouverneur de Buenos-Aires avec les richesses d'Eldorado<sup>120</sup>. Astarté n'échappe pas à cette logique de marché : elle est successivement enlevée par le voleur Arbogad puis revendue « à des marchands » qui l'ont amenée au château du seigneur Ogul<sup>121</sup>. Un mot résume l'objectivation des femmes : Arbogad déclare à Zadig, qui s'inquiète de « la destinée

<sup>112</sup> *Ibid.*, « L'envieux », p. 35 ; « Les rendez-vous », p. 63-65.

<sup>113</sup> *L'Ingénu*, chap. 13, p. 104 ; chap. 17, p. 115.

<sup>114</sup> *Candide*, chap. 24, p. 117.

<sup>115</sup> La remarque du narrateur de *L'Ingénu* prend ici toutes ses résonances ironiques : « il faut convenir que Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes » (chap. 13, p. 104).

<sup>116</sup> *Candide*, chap. 11, p. 67. On a vu que la mère de Cunégonde avait aussi été coupée en morceaux.

<sup>117</sup> *Ibid.*, chap. 8, p. 58.

<sup>118</sup> *Ibid.*, chap. 12, p. 69-70. Le récit de l'épisode est dramatisé en amont : à plusieurs reprises, la vieille signale qu'elle ne peut se « tenir que sur une fesse » (chap. 9, p. 61) ; voir aussi chap. 10, p. 62.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>120</sup> *Ibid.*, chap. 19, p. 96. On appréciera les scrupules de Candide lorsque le projet se fait jour : « Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Aires, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. » (chap. 18, p. 93) Les enchères peuvent cependant aller jusqu'à deux millions (p. 96).

<sup>121</sup> *Zadig*, « Le basilic », p. 78.

de la reine », qu'il est « plus curieux de butin que de nouvelles ». De son point de vue, les femmes n'ont d'ailleurs qu'une stricte valeur d'échange, uniquement relative à leur beauté : « J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses, je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang ; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand<sup>122</sup> ». Le même mot revient dans le récit de la vieille, quand « une faction ennemie » de celle de son corsaire entreprend de « lui enlever son butin » : « Nous étions, après les diamants et l'or, ce qu'il avait de plus précieux<sup>123</sup>. »

L'état de marchandise à la disposition des usages, sexuels ou financiers, des hommes exprime avec une brutalité cynique ce que les aléas des destinées des femmes démontrent sur un mode parfois atténué : leur statut d'éternelles subalternes. Le plaisir des retrouvailles entre [93] *Candide* et Cunégonde, « sur ce beau canapé dont on a déjà parlé », est interrompu par l'arrivée de don Issacar, qui « venait jouir de ses droits<sup>124</sup> ». La formulation, aussi lapidaire que choquante, rappelle que Cunégonde, qui lui a été vendue, est sa propriété dont il réclame l'usufruit. Elle attire aussi l'attention sur l'asymétrie caractéristique entre les hommes et les femmes en termes de droits, que les textes rendent manifeste y compris en dehors de la condition servile. On sait que, dans le contexte de l'Ancien Régime, entre leurs parents et leurs maris, les femmes sont sous tutelle et ne se voient que rarement reconnu le droit à disposer d'elles-mêmes<sup>125</sup>. Les intrigues le soulignent notamment à propos de la question du mariage, contrôlé ou arrangé. Le frère de Cunégonde est conscient de ses prérogatives en s'opposant au « dessein si téméraire » de *Candide*, quoique Cunégonde lui ait « assez d'obligations » et qu'elle veuille l'« épouser », ce qui, au passage, ramène l'objection de *Candide*, qui relaie le discours de Pangloss – « les hommes sont égaux » –, à une stricte position théorique, démentie dans les faits<sup>126</sup>. Le « jésuite baron de Thunder-ten-tronckh » en sera quitte pour un coup de couteau dans le ventre et, lorsque, au terme du périple, il prétend encore s'« opposer » à ce mariage, cette « impertinence extrême » lui vaut d'être expulsé de la métairie, avec l'assentiment quasi unanime de la petite communauté – mais « on n'en dit rien à sa sœur », qui est pourtant la principale intéressée. Le contexte n'a pourtant rien d'euphorique, n'était « le plaisir d'attraper un jésuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand » : *Candide* rappelle qu'il a « payé » la « rançon » du frère et celle de la sœur, qu'elle « lavait [...] des écuelles », qu'« elle est laide » et que c'est par « bonté » qu'il veut en faire sa femme – du reste, « dans le fond de son cœur », il « n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde<sup>127</sup>. » Dans *L'Ingénu*, « le frère très aîné de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves », qui « était aussi son tuteur », a toute autorité pour « soustraire sa pupille aux empressements » du Huron, ce qui explique qu'il sollicite auprès de Saint-Pouange la lettre de cachet déjà évoquée [94] et que cette démarche soit redoublée par la lettre du « perfide bailli<sup>128</sup> ». C'est qu'entre-temps la perspective d'un mariage forcé a été arrangée avec le fils du bailli, « encore plus sot et plus insupportable que son père » : en attendant, sur les conseils du bailli, l'abbé de Saint-Yves envoie sa « pauvre » sœur au couvent, autrement dit « une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées<sup>129</sup> ». La protestation de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves, face à Saint-Pouange, est éloquente : « on veut me forcer ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridicule et méchant ! et c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens ! » Le projet

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, « Le brigand », p. 68.

<sup>123</sup> *Candide*, chap. 11, p. 66.

<sup>124</sup> *Ibid.*, chap. 8, p. 60.

<sup>125</sup> Le *Code civil* (1804), rebaptisé *Code Napoléon* (1807), entérinera leur statut de mineures : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. » (art. 213)

<sup>126</sup> *Candide*, chap. 15, p. 79.

<sup>127</sup> *Ibid.*, chap. 29, p. 135-136 ; chap. 30, p. 136.

<sup>128</sup> *L'Ingénu*, chap. 6, p. 72 ; chap. 15, p. 109-110.

<sup>129</sup> *Ibid.*, chap. 5, p. 69 ; chap. 6, p. 72-73.

n'aboutira pas, mais elle n'épousera pas non plus le « brave homme qui l'adorait<sup>130</sup> ». Les femmes, dans le corpus, sont ainsi réduites à une passivité essentielle – au mieux, elles font contre mauvaise fortune bon cœur –, présentées comme devant être guidées, étant « destinées » contre leur gré<sup>131</sup>, souvent en attente d'un sauveur ou d'un protecteur. Surtout, leur condition est décrite comme un esclavage, métaphorique ou réel : en acceptant d'être la marraine du Huron, M<sup>lle</sup> de Saint-Yves « ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait<sup>132</sup> » ; Nabussan a « cent femmes à [s]on service, toutes belles, complaisantes, prévenantes, voluptueuses même<sup>133</sup> » ; Cunégonde évoque sa « servitude » ; la vieille a également été « servante », mais aussi « esclave à Maroc<sup>134</sup> ». On voit ainsi apparaître une troublante analogie avec le nègre de Surinam, qui est mutilé comme la vieille (« on nous coupe la main », « on nous coupe la jambe »), qui, comme elle, invoque « l'usage » avec une résignation détachée et qui s'estime plus « malheureux » que « les perroquets », tout comme Astarté gémit dans sa cage dorée : sa mère lui promettait pourtant que, puisqu'il a « l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs », ils le feraient « vivre heureux<sup>135</sup> ».

La restriction de la puissance d'agir des femmes tient sans doute aux potentialités limitées offertes par les scripts associés aux personnages [95] féminins dont on a fourni un aperçu, à partir de l'ouvrage de P. Fauchery, au début de cette étude. Elle n'en demeure pas moins révélatrice du statut subalterne qui lui est assigné dans la Romancie comme dans la société française d'Ancien Régime. Afin de dépasser l'approche typifiante de la question de la femme, on ne peut ainsi poser convenablement celle du statut *des* femmes et de leurs éventuelles destinées qu'en prenant en considération les rapports sociaux de sexe, de classe et possiblement de race dont rendent compte les outils et les méthodes élaborées par les études sur le genre. Il s'agit aussi de dépasser la question des intentions de l'auteur en s'interrogeant non pas sur ce que Voltaire a voulu dire ou suggérer par le truchement de ses marionnettes, femmes et hommes, mais sur ce que ses textes expriment par les représentations qu'ils construisent.

Il serait sans doute vain de se demander, avec un anachronisme assumé, si Voltaire défend une position féministe, d'autant qu'on a ici affaire à des textes narratifs qui, sur la question des destinées des femmes, ne formulent pas un discours explicitement pris en charge par le narrateur, *a fortiori* par l'auteur. On sait que, dans des textes argumentatifs, Voltaire se montre certes conscient de la position subalterne des femmes mais, à en juger par le seul article « Femme » (1771) des *Questions sur l'Encyclopédie*, son discours ne saurait totalement être considéré comme progressiste : il reconduit les lieux communs sur leur infériorité physique, corrélée – « le physique gouverne toujours le moral » – à leur infériorité morale par rapport aux hommes, qui se trouve même étendue au domaine de « l'esprit<sup>136</sup> », même si un nombre (limité) d'exemples font figure d'exceptions (à la règle). Dans les rares passages discursifs du corpus fictionnel, telle paraît être la sultane Sheraa à laquelle le pseudo Sadi adresse l'Épître dédicatoire de *Zadig* : alors que « les sultanes », interrogées par « le célèbre sultan Ouloug-beg » qui « aimait mieux la lecture de *Zadig* », préfèrent les *Mille et un*, « précisément » parce que ce sont « des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien », Sadi veut croire que Sheraa, à laquelle il reconnaît, outre des qualités de beauté,

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, chap. 15, p. 110.

<sup>131</sup> Ainsi d'Astarté, sous la coupe du prince d'Hyrcanie : « il me destina à son sérail » (*Zadig*, « Le basilic », p. 77).

<sup>132</sup> *L'Ingénu*, chap. 5, p. 64.

<sup>133</sup> *Zadig*, « Les yeux bleus », p. 98.

<sup>134</sup> *Candide*, chap. 8, p. 59 ; chap. 11, p. 66.

<sup>135</sup> *Ibid.*, chap. 19, p. 94-95.

<sup>136</sup> *Questions sur l'Encyclopédie*, dir. Nicholas Cronk et Christiane Mervaud, t. V, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, t. 41, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 346 et 348.

d'« esprit », de « goût » et une capacité à « raisonner », « un petit fonds de philosophie », prendra « plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage ». Il se « flatte » qu'elle sera ainsi [96] « un vrai Ouloug<sup>137</sup> », ce qui est une manière de mettre en avant une qualité qui demeure mâle.

À l'examen de la matière narrative des contes il ressort que l'infériorité des femmes est représentée comme la conséquence – assurément politique – du droit du plus fort. Il n'est cependant pas sûr que la métairie de *Candide* exprime une aspiration à l'égalité entre les sexes<sup>138</sup> : les rôles distribués, comme on l'a vu, demeurent fortement *genrés*, même si l'on ignore – silence peut-être révélateur – la nature de la contribution de Candide et Pangloss au bien-être de la communauté. L'épisode de l'Eldorado semble cependant exprimer discursivement un mode de relation égalitaire entre hommes et femmes : on y voit « des hommes et des femmes d'une beauté singulière » ; « les garçons et les filles de l'hôtellerie » versent de douces liqueurs ; « l'hôte et l'hôtesse » se moquent gentiment de la naïveté de Candide et Cacambo, qui sont par la suite conduits dans l'appartement du roi par « les grands officiers et les grandes officières de la couronne<sup>139</sup> ». Reste que ce sont « vingt belles filles de la garde » qui reçoivent les deux étrangers à la descente de leur carrosse et que, lorsqu'il s'agit de construire « une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume », on fait appel à des « ingénieurs » et à « trois mille bons physiciens<sup>140</sup> ». Au cœur même de l'utopie, les logiques de genre reprennent vite le dessus.

---

<sup>137</sup> *Zadig*, « Épître dédicatoire », p. 23-24.

<sup>138</sup> Cf. M. Bokobza Kahan, « La théorie des genres dans le meilleur des mondes », art. cit., dont on discute ici l'analyse.

<sup>139</sup> *Candide*, chap. 17, p. 86 et 87 ; chap. 18, p. 91.

<sup>140</sup> *Ibid.*, chap. 18, p. 91 et 93.